



Les misérables sans censure de **Jean-Simon DesRochers** Page F 3



Asli Erdogan et ses mots qui la condamnent Page F 7

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 AVRIL 2017

ENTREVUE

Éric Plamondon, sociologue de l'aberration

Taqawan sonde cette négation de l'autre qui empêche le Québec de réellement exister



TIFFET

« Il y a une réalité historique et sociale du Québec que l'on a abandonnée à d'autres et qu'il faut se réapproprier »

Éric Plamondon

FABIEN DEGLISE

C'est ce qu'on appelle se faire rattraper violemment par l'actualité. « *Le jour où j'ai écrit, ici même dans ce bureau, la scène du viol* [d'une jeune Amérindienne par des policiers de la Sûreté du Québec en marge de tensions entre Blancs et autochtones dans le Québec des années 80], *l'après-midi, le scandale des policiers de l'Abitibi ayant agressé sexuellement de femmes autochtones pendant plusieurs années était révélé par Radio-Canada* », lance à l'autre bout de l'écran, via vidéoconférence, le romancier Éric Plamondon. *Le Devoir* l'a joint à Bordeaux, en France, où il vit depuis 20 ans et d'où, quatre ans après la fin de sa trilogie 1984 (composée de: *Hongrie-Hollywood Express*, *Mayonnaise* et *Pomme S*), il vient d'écrire *Taqawan* (Le Quartanier), dont la sortie est prévue mardi prochain au Québec.

« Je me suis demandé d'eux si je devais garder cette scène, de peur qu'elle ne semble trop calquée sur la réalité, ajoute-t-il. Mais j'ai fini par accepter d'être, avec cette histoire, en plein dans les préoccupations sociales, dans les enjeux nourris par l'actualité, au Québec comme au Dakota du Nord dans la réserve indienne de Standing Rock, sans en avoir réellement eu conscience. »

« *Taqawan* », c'est le nom que donnent les Micmacs au saumon lorsqu'il remonte la rivière vers le lieu de sa naissance pour frayer après une longue vie passée en mer.

Mais désormais, c'est aussi un autre fil que remonte l'écrivain à la plume aussi efficace que singulière: celui d'une identité québécoise qui se cherche et qui le fait de plus en plus en tentant de renouer avec cette part autochtone rejetée, niée pendant des années, et qui compose bel et bien une des bases de la fondation.

Pour le romancier explorateur de l'américanité, impossible de réussir la réflexion identitaire en cours sans prendre en compte cette part que l'on croit être à l'autre et qui est bel et bien à l'intérieur du « nous ». « *Les problèmes que l'on rencontre aujourd'hui avec l'identité québécoise viennent du fait que l'on a nié beaucoup de choses, à commencer par sa composante amérindienne*, affirme-t-il. *Nous l'avons d'ailleurs niée avec une violence énorme en l'effaçant complètement de l'histoire transmise à plusieurs générations. Or, l'aboutissement total de la violence, c'est de refuser l'autre au point de ne plus le faire exister. C'est ce que nous avons fait ici. Et c'est de cette impasse que, doucement, nous sommes en train de sortir.* »

La violence, avec son caractère absurde et ses conséquences délétères, *Taqawan* la tient serrée sur sa trame narrative. L'exercice de mémoire prend le chemin du romanesque en nous replongeant dans la crise qui, à l'été 1981, a secoué la Gaspésie à la lisière du Québec et du Nouveau-Brunswick. Sur le pont Van Horne, au-dessus de la rivière Restigouche, trois cents policiers de la Sûreté du Québec se sont frottés aux Micmacs sur fond de droit de

pêche, mais surtout dans ce mépris et cette profonde incompréhension qui dictaient alors les relations des mal-nommés « Blancs » avec les Premières Nations.

Entre histoire d'une colonie, résistance et petite politique, Éric Plamondon pose des personnages chargés de leurs revendications: Yves Leclerc, agent de la faune qui va refuser de cautionner la répression, Océane, 15 ans, victime de ces humiliations que l'histoire et la bêtise humaine font hoqueter dans une famille, William, homme des bois qui va sortir de la forêt avec une sagesse nécessaire dans les circonstances, et Caroline, l'enseignante française perdue en Gaspésie avec sa Renault 5 et dont le regard oblique sur les événements et les choses trouble forcément les certitudes.

Le personnage est sans doute né d'une expérience, celle vécue depuis 20 ans par Éric Plamondon en France lorsqu'il est question des Amérindiens du Québec. « *J'ai toujours été troublé de voir que mes interlocuteurs en savaient plus que moi sur la réalité amérindienne* », dit le romancier qui suit actuellement un cours en ligne de l'Université Laval sur la nordicité, « *donné par un Français* », souligne-t-il d'un sourire. « *Il y a une réalité historique et sociale du Québec que l'on a abandonnée à d'autres et qu'il faut se réapproprier. Dans mon enfance, on m'a parlé des Grecs, des Égyptiens, mais jamais de ceux qui ont fait exister le territoire avant nous et qui sont à la base d'un métissage qu'il devient gênant de ne plus regarder en face.* » Dans *Taqawan*, Éric Plamondon écrit d'ailleurs que tout le monde au Québec a du sang amérindien: « *Si ce n'est pas dans les veines, c'est sur les mains.* »

VOIR PAGE F 3 : PLAMONDON

Anne Archet, le sexe et la liberté

L'anonyme écrivaine dresse en 741 historiettes un état des lieux du sexe entre femme et homme

L'anonyme Anne Archet tente de faire ployer l'hétéronormativité de notre imaginaire sous le poids hétéroclite des brefs récits de 741 coïts. Compte-rendu d'une séance de clavardage avec celle qui, comme Aragon, croit qu'il n'y a pas d'amour heureux.

DOMINIC TARDIF

« Il n'y a que le sexe et la liberté qui me poussent à écrire », tape Anne Archet sur son clavier, là où elle se trouve, au cours d'une conversation d'une heure rendue possible grâce à la messagerie instantanée d'un hégémonique réseau social.

Pourquoi tient-elle à cet anonymat? Par respect pour la tradition esthétique dont elle se revendique, où le pseudonyme s'érigeait jadis en paravent contre la pudibonderie, explique-t-elle, mais aussi afin de ne pas « être réifiée ». « *Je préfère être la femme invisible, être totalement libre et ainsi ne pas passer à Tout le monde en*

parle et signer des bouquins dans une allée du Costco. »

Avec *Carnet écarlate, fragments érotiques lesbiens*, son premier livre paru en 2014, la vétérane blogueuse attirerait sans les solliciter des centaines de confidences de femmes, et d'hommes aussi, au sujet de leur vie sexuelle. *Amants. Catalogue déraisonné de mes coïts en sept cent quarante et une pénétrations* puise largement dans cette matière afin de dessiner à partir d'un point de vue féminin un vaste arc-en-ciel d'expériences intimes étonnantes, improbables, banales, regrettables, alouette, allongeant côte à côte les historiettes de deux lignes correspondant à un imaginaire parfois hétéronormatif, et

parfois beaucoup moins. Exemple: « *Camille m'a draguée dans un bar et j'étais convaincue d'avoir affaire à une lesbienne / Quand j'ai tâté la bosse sous sa braguette, j'ai été drôlement déçue — ou pas.* »

« *Dans mon bouquin, il y a des centaines de récits, tous formellement bâtis de la même façon. L'accumulation a pour effet (pervers) que tout finit par être égalisé, observe l'auteure. Si bien qu'il devient impossible d'en dégager une morale. Ou un sens. Amants est un texte sans valeur et sans prescription.* »

Il n'y a pas d'amour heureux

Ne vous méprenez pas. Malgré ses polissantes allures de livre que l'on ne tient qu'à une main, malgré cette admiration qu'entretient Anne Archet pour la contrepèterie et le calembour hérité des moralistes français des XVII^e et XVIII^e siècles,

Amants n'est rien de moins qu'un authentique baril de TNT balancé dans la propre vitrine de l'amour avec un grand ou un petit a. Il n'y a pas d'amour heureux, regrettaient Louis Aragon, texte mythique camouflé subrepticement par Archet dans sa litanie de pénétrations — chacune des premières lettres des 741 pré-noms d'*Amants* forme en acrostiche les cinq strophes du poème publié en 1946.

Vous n'aimez pas l'amour, Madame l'anarchiste? « *L'amour, ça vient toujours tout gâcher. La polysémie du verbe aimer est la source de bien des problèmes, note-t-elle dans une série de messages que nous nous permettons de colliger. J'aime que tu me frappes et je t'aime. Ensuite, on mangera de la poutine*

VOIR PAGE F 2 : ARCHET



« Je ne veux même pas m'aimer moi-même, d'un coup que je deviendrais une chose par mégarde »

MATHILDE CORBEIL LES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



L'auteur livre une salutaire satire des romans à grand succès.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

FICTION QUÉBÉCOISE

Éric St-Pierre t'explique comment écrire un best-seller

Avec son premier roman, il parodie la psycho-pop façon Marc Fisher

DOMINIC TARDIF

Dans *Voir grand*, Marc Fisher raconte l'ascension de Luc Poirier, riche beau gosse « élevé aux repas en conserve et au baloney ». La jeune millionnaire, aussi cosignée par Marc Fisher, retrace les « secrets parfois tristes » d'Éliane Gamache Latourelle, « que toute millionnaire en herbe pourra suivre avec succès ! » afin d'elle aussi faire fortune. *Conseils à un jeune romancier*, un autre important jalon de l'œuvre de l'auteur québécois bien connu, renvoie quant à lui les astuces prodiguées par un « écrivain réputé, prolifique et célébré » à son neveu, qui souhaite vivre de sa plume.

Ils sont des millions, dit-on, à s'être procuré ces ouvrages contenant des recettes infaillibles et pourtant, douce ironie, notre société ne croule toujours pas sous les *self-made-millionnaires* ni sous les pondeurs de *best-sellers*. Le poids du fourbe discours de l'accomplissement de soi par la force de sa seule détermination, lui, ne cesse ce-

pendant de vicier l'air ambiant. « Si tu veux, tu peux », répètent avec force circonlocutions vagues les chantes de la pensée positive et autres starlettes en mal de lumière.

Archétype du gentleman-écrivain, Rick Stone parcourt le monde, bien accroché à ses préjugés et à la condescendance par la lorgnette de laquelle il contemple ses semblables. Le narrateur du premier roman d'Éric St-Pierre partage sa science avec sa nièce dans une série de lettres pompeuses. Elle souhaite, comme son oncle, passer à la banque en fourguant au tout-venant des conseils d'écriture. Titre en forme de mise en abyme de cette parodie de livre épistolaire: *Comment écrire un best-seller*.

Devenir le gourou de l'écrivain du dimanche? Voilà une entreprise à la fois simple et complexe. « Ma douce nièce, je comprends difficilement les raisons pour lesquelles tu t'entêtes à ce point à m'enquiquiner sur de prosaïques questions de forme ou de contenu », se demande l'auteur du *Romancier I, II et III* (ti-

tres inclus dans une liste fictive d'autres œuvres de Rick Stone). « Ce n'est pas en écrivant que l'on exhibe son talent. Il existe tant d'autres aspects à ton travail qu'il est dangereux de laisser au hasard. »

Quelques-uns des secrets les mieux gardés

Pour caracoler au sommet des palmarès des librairies, il faudrait idéalement s'« extraire à la boueuse ornière que représente ton sexe », suggère Tonton Rick sur le ton du strict pragmatisme. Combien de grandes écrivaines, après tout, appartiennent au genre féminin? Pas beaucoup...

Parmi les autres pépites de sagesse offertes généreusement par le mentor: en tout temps soigner son apparence, choisir un agent aux instincts carnassiers et miner la crédibilité de ceux qui signent des critiques négatives. Surtout, ne jamais réellement révéler par élan de sollicitude les secrets les mieux gardés de cet art de l'imposture consistant à laisser entendre qu'il suffit de lire un *best-seller*

sur l'art d'écrire des *best-sellers* pour savoir écrire des *best-sellers*.

Ludique crachat au visage trop souriant de ceux et de celles pour qui bonheur, santé et prospérité sont à la portée de quiconque entend de se retrousser les manches. *Comment écrire Comment écrire un best-seller* intercale de réels extraits de livres de Marc Fisher, de la reine des fourneaux Marilou, de la youtubeuse Noémie Dufresne et du maître de la novlangue Mélanie Joly, procédé efficace d'un St-Pierre souhaitant nous signaler qu'il exagère à peine. Sa salutaire satire est un jus aux propriétés détoxifiantes, lavant notre imaginaire des impuretés que l'omniprésente psycho-pop y a incrustées.

Collaborateur
Le DevoirCOMMENT ÉCRIRE
COMMENT ÉCRIRE
UN BEST-SELLER

★★★★
Éric St-Pierre
Québec Amérique
Montréal, 2017, 184 pages

POÉSIE

Le cœur chevaleresque de Michel Leclerc

Une rétrospective rappelle une œuvre où l'exigence de la langue côtoie la perfection formelle

HUGUES CORRIVEAU

Michel Leclerc ne nous en voudra pas de penser souvent à Fernand Ouellette en lisant sa poésie. Une hauteur, une aspiration presque mystique les conjoignent, mais aussi une exigence de la langue qui tend toujours vers une perfection formelle.

Cependant, si la jeunesse intrinsèque et la volonté de recherche de la poésie de Ouellette perdurent, on trouve chez Leclerc, au fil de cette rétrospective, un côté vaguement poussif, l'écriture y étant souvent maniérée, comme si les diktats que le poète décidait de mettre en avant obscurcissaient, obombraient, dirait-il peut-être, une incarnation de sa vision.

Dans son recueil le plus adulé, *Poèmes de l'infime amour* (1997), ce parti pris pour une partition lyrique des images est d'une clarté stupéfiante: « Elle ferme sa main dans l'embellie de la mienne / Sa bouche comme une eau soudaine / Intimement consumée pour m'abriter en celle-ci / Femme versée dans ma main tel un cillement de lumière / Fruit nocturne aux lèvres du sablier. » On serait malvenu de trouver cette façon mauvaise, mais je ne peux pas, pour autant, adhérent parfaitement à cette forme un peu convenue d'ancrer la poésie sur des socles vieilliss.

Heureusement, cette somme offre davantage. Tout un côté essayiste accapare les préoccupations du poète, comme dans son texte « j'écris, donc je pense » (*Écrire ou la disparition*, 1982). Ce recueil concilie poèmes en prose (en pages paires) et textes réflexifs (pages impaires). Son texte « A partir de Proust » révèle l'insidieux plaisir que prend le poète à la « phrase de Proust, dont la langue surannée » le séduit.

Je préfère ses textes en vers courts, comme dans sa première œuvre, *Dorénavant la poésie* (1977), où se dessinent une force plus tellurique, une liberté plus incisive: « tous les jours je descends / dans mes mains pour /



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Michel Leclerc

harnacher le désert / qui tombe ou sévit ».

Mais voici aussi le grand heurt de cette poésie qui, à force de vouloir se faire belle, de vouloir poétiser, se noie elle-même dans un moule préfabriqué, quelle que soit la forme empruntée. Ainsi, dans *Le livre de l'échoppe* (2004), « De la pierraille de l'éternité / remonte la pure morsure / pierre dans la pierre / comme en chaque grain / une ombre qui serait l'épure du ciel. »

Soyons clair: il n'en reste pas moins que cette poésie est d'une très grande qualité. Elle ne renonce jamais à ce qui la propulse vers l'excellence. Il faut simplement aimer que « le jour verse ses voiles / sur d'autres ciels que nous » et admettre la distance qui s'instaure.

C'est tout à l'honneur du Noroit de permettre à la génération actuelle de renouer avec cette œuvre qui porte haut le sens des mots comme du texte poétique. C'est une leçon de style qu'on y prend, en rêvant tout à la fois de Mallarmé, de Saint-John Perse et de Rina Lasnier.

Collaborateur
Le DevoirDES MOTS AU BORD
DE LA NUIT

POÈMES 1977-2007
★★★★
Michel Leclerc
Éditions du Noroit
Montréal, 2017, 372 pages

coup d'efforts quotidiens de réaménagement. Et nous sommes si peu nombreuses et nombreux à vouloir le faire. Ça prend le goût de l'aventure et l'envie de larguer les amarres, dans un monde qui ne pense qu'à nous rabattre. La sexualité est comme le reste de l'expérience humaine: un lieu où se déploient des relations de pouvoir. Un lieu à libérer par une lutte constante. L'écriture ne permet pas de libérer quoi que ce soit. J'ai eu des tas de discussions avec mes éditrices. Certaines histoires les faisaient grincer des dents. Surtout celles où le consentement est disons... pas clair. Sauf que c'est l'état des lieux. Le sexe, ce n'est pas toujours rigolo — même si je tourne tout cela à la blague. »

Collaborateur
Le Devoir

AMANTS
CATALOGUE DÉRAISONNÉ DE MES COÛTS EN SEPT CENT QUARANTE ET UNE PÉNÉTRATIONS
Anne Archet
Dessins de Mathilde Corbeil
Éditions du remue-ménage
Montréal, 2017, 204 pages
En librairie le 4 avril

ARCHET

SUITE DE LA PAGE F 1

parce que j'aime ça comme une folle. Ce truc est une invention du XII^e siècle. Le fucking amour courtis de mes deux. L'amour est indéfinissable, insaisissable et impalpable. Pourtant, il faudrait que moi, qui m'identifie comme femme, je lui dédie mon existence. Que j'aime mon mari. Mes enfants. Ma patrie. Tu vois, c'est trois trucs différents qu'on m'a vendus sous le même embal-

lage. Le sexe et l'attachement, ça, c'est du concret. Le désir de jouer. Le désir de créer des agencements. L'amour, c'est un autre nom pour la réification. On ne peut aimer que des objets. »

Petite pause. Puis apparaît à l'écran ce mot d'esprit encapsulant parfaitement le personnage, facétieux et insolent. « Je ne veux même pas m'aimer moi-même, d'un coup que je deviens une chose par mégarde. »

Le sexe et le pouvoir
« Marcel bandait mou parce que mon corps n'est pas celui

des filles de Porn Hub / J'ai réglé le problème en scotchant son iPhone sur mon front pendant l'amour », écrit Anne Archet, dans un de quelques fragments d'Amants évoquant cette porno qui vampirise les chambres à coucher et les esprits de ceux qui y font des galipettes. L'écriture, outil pour décoloniser notre imaginaire sexuel lourdement lesté d'images hardcore?

« La pornographie hétérosexuelle sur vidéo mainstream qu'on télécharge gratuitement par segments de quelques minutes est un reflet de l'état de la sexualité en général. Lamentable », considère celle pour qui la sexualité est, c'est l'évidence, un fait profondément social, voire politique. « C'est difficile de ne pas avoir une sexualité lamentable dans le contexte qui est le nôtre. Et la porn commerciale a ses propres valeurs, qui sont en phase avec notre société marchande. »

« Ta question est très perverse, poursuit-elle, parce qu'elle équivaut à demander à un poisson rouge à apprendre à respirer hors de son bocal. L'imaginaire est un paysage, un environnement, dans lequel on vit. S'en défaire exige beau-

On n'est
jamais trop
érudit.

erudit.org

L'accès aux publications numériques
en sciences humaines et sociales.

érudit

Rue des Remparts
RENCONTRE AVEC MICHELINE LACHANCE




Rencontre
Dimanche 2 avril
14 h
Animation: André Duchesne, journaliste
Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

RADIO-CANADA et LeSoleil présentent

www.silq.ca

VILLE DE QUÉBEC
l'accent d'Amérique

Québec

Desjardins

Canadian Heritage Patrimoine canadien

Centre des arts de Québec

Centre des congrès de Québec

MARQUIS

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE de Québec

5 au 9 avril 2017

Centre des congrès de Québec

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

FICTION QUÉBÉCOISE

Les misérables de Jean-Simon DesRochers

Du sang, du sexe et pas de censure pour appréhender la disparition d'un enfant dans l'est de Montréal

CHRISTIAN DESMEULES

Véritable machine à inventer des histoires, Jean-Simon DesRochers occupe un créneau d'hyperréalisme bien à lui dans la littérature québécoise d'aujourd'hui. Première partie d'un projet plus vaste (*L'année noire*) dont la suite devrait paraître à l'automne 2017, *Les inquiétudes* s'inscrit sans surprise dans la continuité d'une œuvre marquée par le cru et l'exhaustif.

Un gros roman « polyphonique » et ambitieux qui s'écoule — pour la première partie — sur une période de six mois et met en scène une vingtaine de personnages qui gravitent tous autour de l'enlèvement d'un garçon de huit ans dans un quartier populaire de l'est de Montréal.

Sans déroger d'un iota à sa manière, l'écrivain de quarante ans y a planté une galerie de personnages dont les destins s'entrecroisent. *La canicule des pauvres* (Les Herbes rouges, 2009), rappelons-le, réunissait 26 locataires d'un immeuble montréalais le temps de dix jours de chaleur suffocante. *Le sablier des solitudes* (2011), lui, en faisait autant à partir de personnages impliqués dans un carambolage hivernal sur une autoroute de Montérégie.

Constellation de personnages

Un soir, alors que le couple formé par Diane et Alexandre est déjà en voie de se disloquer, leur garçon de huit ans disparaît. Employée fatiguée d'une firme d'avocat, elle était sur le point de quitter son mari, un ancien joueur de hockey forcé d'accrocher ses patins à force de blessures et de manque de talent.

Rapidement, la police croit à l'enlèvement et déclenche l'alerte. Alors que la mère s'enfonce, le père essaie de se débattre et met en place un comité de citoyens pour organiser les recherches. L'oncle du gamin, un ancien policier devenu enquêteur privé, lourd de ses propres blessures d'enfance, va aussi mener son enquête parallèle.

C'est ainsi qu'il va embaucher un voisin tout juste sorti



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Brique après brique, d'un roman à l'autre, multipliant les échos, Jean-Simon DesRochers met en place une œuvre à l'architecture implacable, dotée d'étonnantes ramifications.

de l'hôpital après une tentative de suicide (Marc, le protagoniste de *Demain sera sans rêves*, qui poursuit ici son « voyage étrange ») afin d'infiltrer des réseaux de pédophiles sur Internet et retrouver la trace de l'enfant.

La disparition de l'enfant va faire apparaître toute une constellation de personnages. La serveuse vietnamienne d'un restaurant du quartier, un pompier amoureux d'elle, un jeune plongeur pyromane, une vieille femme placée contre son gré dans un centre pour personnes âgées et le doyen des lieux qui en tombe amoureux — maigre leur de beauté du roman.

Et puis d'autres encore. Une lectrice de nouvelles d'origine haïtienne, lesbienne dépressive insatisfaite de sa vie. Un poète punk et toxicomane (caricature de Denis Vanier), bienfaiteur d'un sans-abri qu'il laisse dormir dans un cabanon

situé dans la cour arrière de son immeuble. Un don Juan slave, chargé de cours en histoire de l'art de l'UQAM. Un voyageur de commerce atteint d'un cancer, une enseignante du secondaire endeuillée.

Sans oublier Monique, la prostituée vieillissante au « charme crasseux », propriétaire de l'immeuble qui était au cœur de *La canicule des pauvres*. On la retrouve ici convertie en thérapeute d'un drôle de genre avec sa vieille complice Sheila (« *sexologue, mais avec un petit plus* »). Toutes leurs histoires, sur 600 pages, vont ainsi se croiser, se chevaucher, fusionner.

Un inventaire du malheur

Brique après brique, d'un roman à l'autre, multipliant les échos, Jean-Simon DesRochers met en place une œuvre à l'architecture implacable, dotée d'étonnantes ramifications. S'il

donne l'impression de vouloir épuiser le champ des possibles, il faut toutefois lui reconnaître une nette prédilection pour les misères et les laideurs de ses contemporains...

Solitude, fatigue, dépendances de toutes sortes, l'écrivain dresse une sorte d'inventaire du malheur — sur un ton qui fait parfois penser à celui de Régis Jauffret. À la manière d'un écrivain « dégaïné » (ni Zola ni Bernard Émond), un peu voyeur, un peu tortionnaire, il fait peser une chape de plomb morale sur chacun de ces personnages du Centre-Sud.

Horreur, violence physique ou verbale, dépression ordinaire piquée de rares éclats d'humour, *Les inquiétudes* regorge de scènes sexuelles crues, que l'on sent parfois un peu complaisantes. À ce chapitre, lorsque la réalité ne suffit pas, la pornographie et les scènes de rêves (même hu-

mides) prennent vite le relais. C'est un peu devenu la marque de commerce de l'écrivain.

Écriture cérébrale, phrases cliniques et visuelles, sujets bien documentés, rebondissements à la clé: avec ce thriller d'un drôle de genre, Jean-Simon DesRochers continue de fasciner par sa maîtrise et sa

« La main de Patrick essuie les traces de larmes sur ses joues. Diane n'ouvre pas les yeux. Cette caresse, cette main chaude, c'est un monde qu'elle croyait disparu. La tête lui tourne. L'impression de voguer ne la quitte pas. »

Extrait de *Les inquiétudes*

puissance d'invention.

Mais il alimente aussi par à-coups un univers qui finit par tourner en rond — au risque de nous lasser. À suivre.

Collaborateur
Le Devoir

LES INQUIÉTUDES

Tome 1: L'ANNÉE NOIRE

★★★★

Jean-Simon DesRochers
Les Herbes rouges
Montréal, 2017, 600 pages

RODOLPHE ESCHER LE QUARTANIER

Éric Plamondon

PLAMONDON

SUIVE DE LA PAGE F 1

Sa lucidité tient sans doute de la distance de sa posture, celle de l'émigrant, qu'Éric Plamondon, incarnation d'une certaine sociolittérature, préfère voir comme étant simplement à l'origine « d'un regard différent sur les choses ». « Est-il plus juste? Moins juste? Je ne le sais pas. Il a surtout une inclination qui donne un autre angle à nos problèmes. » Selon lui, le monde s'explique et s'appréhende par la multiplication de points de vue sur un objet plus que par l'affirmation de dogmes et autres grandes vérités.

« J'ai découvert aussi que l'écriture était pour moi le meilleur moyen de revenir au Qué-

bec quand je le voulais, dit-il. Tous les matins, quand j'écrivais Taqawan, c'était comme si j'enfilais mes bottes pour partir à la pêche au saumon dans la rivière Restigouche, tout en étant à Bordeaux en janvier. »

Une histoire de pêche littéraire nourrie par la nostalgie d'un territoire, reconnaît-il en citant Roland Barthes qui, un jour de 1977, a écrit qu'« au fond, il n'est pays que de l'enfance ». Nourrie aussi par l'urgence de combler un vide identitaire laissé par l'absurde d'un passé et ses tentatives vaines de « faire disparaître une partie de ce que nous sommes », dit-il.

Le Devoir

TAQAWAN
Éric Plamondon
Le Quartanier
Montréal, 2017, 224 pages

Rectificatif

Mauvais patronyme. Une erreur technique a malencontreusement transformé le nom de famille de William Blewett en « Bleuet » dans la critique du livre *Cherche rouquin, coupe garçonne* (Boréal) signée par notre collaborateur Christian Desmeules sous le titre « Le passé recomposé selon Daniel Poliquin » dans notre cahier du 25-26 mars dernier.

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 20 au 26 mars 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Les portes du couvent • Tome 1 Tête brûlée	Marjolaine Bouchard/Les Éditions réunies	-/1
2	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	2/7
3	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	1/7
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 5 Salamandres	Anne Robillard/Wellan	3/6
5	L'espoir des Bergeron • Tome 2 La crise	Michèle B. Tremblay/Les Éditions réunies	5/4
6	L'Amériindienne	Louise Lacoursière/Libre Expression	9/2
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	7/26
8	La petite maison du sixième rang • Tome 1...	Micheline Dalpé/Golette	4/5
9	Histoires de filles au chalet	Collectif/Golette	6/3
10	La cabane à sucre des Rivard • Tome 1...	Mario Hade/Les Éditions réunies	8/6

▼ Romans étrangers

1	Fin de ronde	Stephen King/Albin Michel	1/3
2	Le saut de l'ange	Lisa Gardner/Albin Michel	3/11
3	La veuve	Fiona Barton/Fleuve éditions	2/3
4	Danser au bord de l'abîme	Grégoire Delacourt/Lattès	8/3
5	Sous le même toit	Jojo Moyes/Milady	5/5
6	Troisième des ombres • Tome 1 Dans l'ombre	Arnaldur Indridason/Métailié	4/3
7	Le châtiment de Bourne	Eric Lustbader/Grasset	7/4
8	Tue-moi si tu peux	James Patterson Marshall Karp/Archipel	6/6
9	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	-/1
10	La chimiste	Stephanie Meyer/Lattès	10/8

▼ Essais québécois

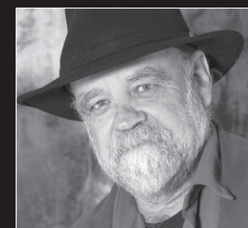
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/23
2	Ne renonçons à rien	Collectif/Lux	2/6
3	La fin de l'homosexualité et le dernier gay	Eric Duhaime/Homme	-/1
4	De quoi Total est-elle la somme? Multinationales...	Alain Deneault/Écosociété	5/2
5	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	4/11
6	Gagner la guerre du climat	Normand Mousseau/Boréal	7/4
7	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/La Presse	-/1
8	Le Québec n'existe pas	Maxime Blanchard/Varia	8/4
9	Un coin dans la mémoire	Yvan Lamonde/Leméac	-/1
10	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	9/21

▼ Essais étrangers

1	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	-/1
2	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	1/3
3	Breve encyclopédie du monde • Tome 2	Michel Onfray/Flammarion	2/7
4	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/58
5	Mes indépendances	Kamel Daoud/Actes Sud	-/1
6	Révoltons-nous! 1 + 1 + 1	Alexandre Jardin/Robert Laffont	-/1
7	Une histoire populaire du sport	Dave Zirin/Lux	-/1
8	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/J'ai lu	-/1
9	L'économie politique du XXIe siècle	François Morin/Lux	-/1
10	Terreur	Yann Moix/Grasset	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Venez rencontrer les
AUTEURS du BORÉAL
au Salon du livre de QuébecSERGE
BOUCHARDInvité d'honneur
vendredi 7 avrilVirginie
Blanchette-DoucetMathieu
Bock-CôtéPierre
BretonRobert
LalondeGuillaume
LavalléeAndré
LemelinNancy
MontourNormand
MousseauDaniel
PoliquinJean
ProvencherSimon
RoyStand
157Consultez l'horaire général
sur notre site et sur Facebook

Boréal

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



Gilles
ALBUM JEUNESSE
GILLES
★★★★
Mathieu Lavoie
Comme des géants
Montréal, 2017,
56 pages

« Oh, l'arbre! Mais qu'est-ce qui est tombé de l'arbre? Un œuf! Et qu'est-ce qui sort de l'œuf? Gilles! Et qu'est-ce que Gilles crie? » Je vous laisse découvrir ce que ce poussin aux allures de Calimero a à raconter. Présentés sous forme de questions-réponses, les premiers échanges laissent présager une finale prévisible, mais l'arrivée des personnages du renard et surtout du corbeau fait basculer la fable et sort ce petit bijou d'album du commun. Mathieu Lavoie joue habilement avec le lecteur, manie l'intrigue avec finesse, mais surtout il revisite Lafontaine avec désinvolture. Sans défense, le petit ne voit pas le renard arriver, mais la maman corbeau a vu neiger. Elle connaît le rusé, mais aussi le vieil auteur. Pas question qu'elle ait encore ce rôle de vaniteuse naïve. Les illustrations très épurées de Lavoie accompagnent le récit avec intelligence. Reproduisant l'essentiel du récit, elles ne font pas ombrager au texte et permettent à la fable de se déployer sans encombre. Simple et efficace, en plus de cligner de l'œil à un texte fondateur, cet album fait briller la littérature jeunesse.

Marie Fradette



« Au renard! Au renard! »
Et qu'est-ce que le renard fait?

Planche tirée de Gilles

Des destins volés par le terrorisme

Deux romans, un québécois, un israélien, font l'autopsie de ces vies durablement marquées par le drame de la terreur

DANIELLE LAURIN
à Paris

Comment vit-on au quotidien sous la menace imminente d'une attaque terroriste? Dans *Toutes les fois où je ne suis pas morte*, la romancière québécoise Geneviève Lefebvre nous transplante à Bruxelles, alors que la ville est en état d'alerte, quelques jours après les attentats du Bataclan à Paris.

Quelles sont les conséquences à long terme d'une attaque terroriste dont on a été victime? Dans *Douleur*, la romancière israélienne Zeruya Shalev évoque l'attentat meurtrier dans lequel elle a été blessée à Jérusalem il y a 12 ans. Ces deux livres se font écho. Dans la terreur. Dans la façon dont la terreur s'introduit dans nos vies, se catapulte dans l'intime. En surplomb: l'amour, comme rempart. Peut-être...

« Aimer, et être aimée, c'est le seul refuge, l'unique mesure de sécurité, le seul endroit qui vaille la peine de braver tous les niveaux d'alerte », peut-on lire dans *Toutes les fois où je ne suis pas morte*.

La narratrice, Catherine, débarque à Bruxelles au milieu des militaires et des policiers aux aguets. Les cafés sont presque vides, les concerts sont annulés, les écoles fermées. Mais rien n'aurait pu l'empêcher de venir rejoindre Matt, journaliste de guerre et ami de longue date.

Catherine tient si peu à la vie, de toute façon. Elle a frôlé la mort tant de fois, victime en outre d'un ex-mari violent. Et puis, combien de fois a-t-elle songé à se tuer? Elle vient d'être larguée par un homme après une dizaine d'années de vie commune, elle a le cœur en déroute.

Mais Matt lui a écrit des courriels si enflammés, l'invitant à venir passer une semaine de sexe torride dans son lit, qu'elle a accouru. Depuis le temps que le désir couvait entre eux, la voie est libre maintenant. Sauf que rien ne se passera comme prévu, dans cette histoire rendue par une écriture crue, frontale. Laisse en quelque sorte à elle-même, son désir en écharpe, Catherine arpentera la ville.

Au détour d'un carrefour, elle tombera sur une femme dont le fils de 17 ans a fui la maison pour s'engager auprès de Daech. La dame arbore une pancarte assortie d'une photo: « Avez-vous vu mon fils? » Catherine, dès lors, prendra sur elle d'aider cette mère désespérée et d'évi-



JOHN THYS AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *Toutes les fois où je ne suis pas morte*, la narratrice, Catherine, se demande: et si je m'étais trouvée à l'aéroport de Bruxelles, le jour de l'attentat du 22 mars 2016?

ter que le pire n'advienne. N'est-ce pas là une raison suffisante de vivre? « Pour la première fois depuis des mois, je ne pensais pas à mourir. »

Et si... et si...

Quelques semaines plus tard, le 22 mars 2016, boum. Attentat à l'aéroport de Bruxelles, et dans le métro. « Cet attentat, lié à l'arrestation de Salah Abdeslam, a été revendiqué par l'EI », note l'auteure dans l'épilogue de *Toutes les fois où je ne suis pas morte*. Ajoutant: « Trente-deux morts, trois cent quarante blessés. »

Et si Catherine s'était trouvée là, ce jour-là, à l'aéroport? Et si... et si... C'est le genre de question que ne cesse de se poser Iris, la narratrice de *Douleur*, dix ans après l'attentat qui lui a mis le corps en charpie.

Si son mari n'était pas parti plus tôt ce matin-là, lui laissant le soin à elle d'aller conduire les enfants à l'école... D'ailleurs, pourquoi avait-il besoin d'aller au bureau si tôt?

Si son fils de 7 ans ne s'était pas caché dans les toilettes? Si sa fille de 11 ans n'avait pas exigé de sa mère qu'elle lui fasse une tresse chinoise? Si Iris n'avait pas, au retour de l'école, doublé le bus qui a explosé. Si...

Qui est le coupable de cet attentat terroriste, finalement, se demande Iris, sans jamais mettre la faute, étrangement, sur le kamikaze. Le mari, les enfants font la même chose. Dix ans plus tard, la culpabilité les assaille encore: c'est de ma faute si... je n'aurais pas dû...

Mais dix ans plus tard, ils sont capables d'en parler tous ensemble, enfin. Ils peuvent aussi aborder le sujet tabou des conséquences que cet attentat a eues dans les comportements, dans la vie de chacun.

Les coïncidences. Le hasard qui fait qu'on se trouve au mauvais endroit au mauvais moment. *Douleur* parle de ça. Mais de bien plus encore. Ce livre dense, intense, parle de déflagration intime. Du passé qui ressurgit, des traumatismes

qui ne guérissent pas.

Iris ne souffre pas seulement d'un choc post-traumatique lié à l'attentat. Une autre blessure, plus ancienne, continue de faire son nid en elle. Une peine d'amour, vécue à 17 ans, qui l'avait dévastée au point qu'elle avait voulu se laisser mourir.

Quand elle revoit par hasard, près de 30 ans plus tard, Ethan, son amour de jeunesse, elle revit tout. Surtout, elle se sent revivre. Et elle ne peut s'empêcher de penser aux « incroyables coïncidences de temps et d'espace qui conduisent aux pires catastrophes comme aux miracles les plus renversants ».

Elle se souvient aussi d'un dicton: « le mal d'amour ne sera guéri que par celui qui l'a causé ». Folle de désir, avec Ethan dans les bras, elle songe à tout plaquer, pour vivre enfin jusqu'au bout sa passion avec lui.

A-t-on le droit, dans la vie, à une deuxième chance? Zeruya Shalev, dans *Douleur*, répond à cette question. Mais pas du tout comme on s'y serait attendu. Et si on devait « apprendre à trouver de la splendeur dans la réalité sans fard ». Et si... et si...

Collaboratrice
Le Devoir

TOUTES LES FOIS OÙ JE NE SUIS PAS MORTE

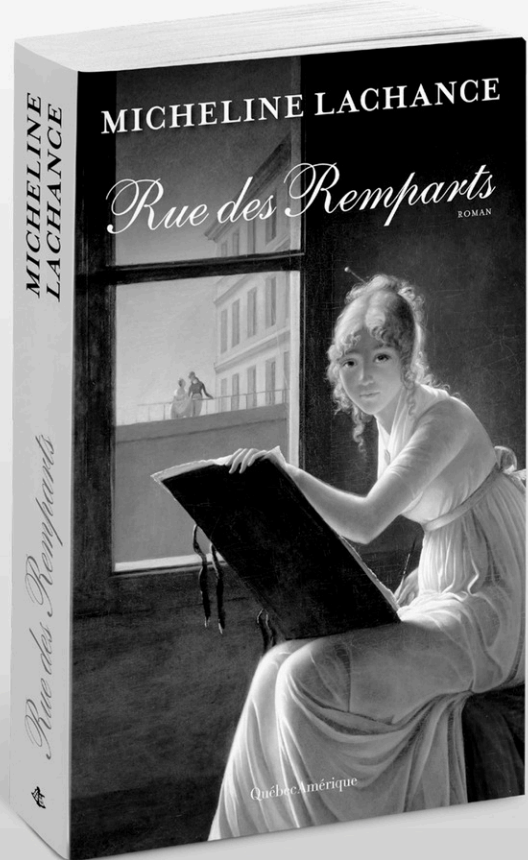
★★★★
Geneviève Lefebvre
Libre Expression
Montréal, 2017, 320 pages

DOULEUR

★★★★
Zeruya Shalev
traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz
Gallimard
Paris, 2017, 403 pages

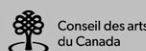
Rue des Remparts

Le nouveau roman de **MICHELINE LACHANCE**
auteure du succès *Le Roman de Julie Papineau*



On n'oubliera pas de sitôt l'éblouissante Geneviève de Lanaudière, dont le charme et le bel esprit font tourner les têtes dans les salons de Québec.

QuébecAmérique
quebec-amerique.com



Stand
278

Venez découvrir nos nouveautés
au Salon international du livre de Québec

Presses de l'Université du Québec

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

À LA PAGE

L'amour et l'électricité

VÉRONIQUE CÔTÉ



Le prologue du spectacle-documentaire de Christine Beaulieu se termine sur ces mots: «Parce que Hydro-Québec nous a un jour rendus maîtres chez nous. Parce que construire une relation amoureuse qui a de l'allure, ça prend du temps, et que notre relation avec Hydro-Québec ressemble de plus en plus à celle d'un amant ou d'une amante déçue. Parce que j'aime, et parce qu'une fois que j'aime, je ne peux plus être indifférente: bienvenue à j'aime Hydro.» Quand j'assiste à l'une des toutes premières représentations, en mai dernier, ces mots me magnétisent. Quelque chose, dans cette façon d'aborder un enjeu public, me semble d'une justesse rare.

Arriver par le cœur. Essayer d'être équitable, appeler au dialogue. Harnacher sa révolte. Choisir d'être tendre, plutôt que corrosive. Il y a là une forme de courage, oui, qui semble avoir la faculté de transformer la douceur en toute-puissance. Cette fille, personne ne va la revirer de bord: regardez-lui les yeux, elle arrive en amie.

L'air de notre printemps qui tarde est chargé de toutes parts de mots durs, de discours polari-

sants, d'acrimonie larvée. C'est de plus en plus le cas, ici comme ailleurs — alors quand surgissent des questions chargées de respect, quand quelqu'un s'avance pour discuter réellement, avec lucidité mais sans a priori, ça se dépose en nous comme une sorte d'antidote. Tout s'apaise.

Même si le sujet est compliqué. Même si les interrogations sont légitimes, délicates, et qu'elles remettent en jeu une part immense de notre identité collective. L'enquête menée par l'actrice se veut équilibrée, et elle réussit à l'être à force d'exactitude, de transparence, de droiture. Elle n'en demeure pas moins extrêmement troublante.

Faire vaciller les statues

Moi aussi, j'aime Hydro. Mais, tout comme l'auteur du spectacle, je me demande quand même ce qui se passe là-haut. Je me demande au nom de qui, de quoi on continue de sacrifier des rivières pour produire toujours plus d'hydroélectricité, alors qu'on peine à écouler les surplus dont nous disposons. Alors que nous devons ensuite tenter de vendre cette énergie à perte, puisque sa valeur marchande est deux fois plus basse que ce qu'elle nous coûte à produire. Comment défendre la construction de nouveaux barrages, la production de nouvelle électricité, si tout indique qu'en plus de ravager des écosystèmes, l'opération n'est même plus rentable?

En questionnant honnêtement et sans con-

plaisance la relation des Québécois avec leur société d'Etat, j'aime Hydro nous brasse fort. Les représentations qui reprennent mardi à l'Usine C seront l'occasion de découvrir les épisodes 4 et 5, soit la fin de l'enquête de Christine Beaulieu: il faut y être pour pouvoir participer à la conversation citoyenne à laquelle l'artiste nous convie.

Elle qui s'est rendue, l'automne dernier, sur le chantier même de La Romaine en véhicule électrique. Elle qui a interrogé les plus hauts dirigeants d'Hydro. Je ne sais pas avec quels résultats elle en est revenue, mais elle a fait un bien long voyage en notre nom. La moindre des choses sera d'accueillir son retour. Il me semble que des statues vont peut-être se mettre à vaciller sur leur socle. Rien n'est immuable.

«J'ai parlé des murs; les deux sortes de murs. Ceux qui s'imposent entre le Nord pis la vraie vie, pis ceux qu'on érige en soi, une roche après l'autre, tout le long de la run.» La narratrice du très beau, âpre et lancinant *Les murailles* (VLB éditeur), d'Erika Soucy, part elle aussi pour La Romaine, essayer de comprendre ce qu'y fabriquent les hommes en général, et son père en particulier. Tout au long de son exil choisi mais inconfortable, elle écrit à son *chum* resté à la maison pour lui raconter le microcosme, la planète lointaine où elle s'est déportée.

Nous, en creux dans le décor raviné

La poète enquête elle aussi, à sa façon, du bord des travailleurs, des dynamiteurs de montage, des barmaids en peine d'amour, des grands gars gênés — du bord des invisibles, de ceux qui se crévent à la tâche. Des bâtisseurs et des absents. Confrérie fragile, obstinée, ordi-

naire, qui bataille pour l'ouvrage qui va forcément finir par manquer. Ça fait mal, de partout. Les titres des chapitres sont des pépites: *Je n'ai pas vu de route qui t'empêchait de revenir / Mais nous étions de chair et les murs préfinis / Nous ne sommes pas dignes de poésie / Une berceuse en innu chantée au son / De qui aurais-tu voulu être le héros.*

Le portrait dressé serre le cœur. C'est nous, dessinés en creux dans le décor raviné. C'est le chagrin explosif de nos pères et leurs tentatives ratées, à jamais ratées, que nous ne manquons de rien. C'est notre peur de ne savoir rien produire d'autre que ce que nous connaissons déjà. C'est ce que nous faisons avec les arbres.

«— Ce serait pas pire si ce qu'on coupe s'en allait pour de vrai à scierie...»

— Qu'est-ce tu veux dire?

— Je veux dire qu'on brûle toute.

— Ben voyons, comment ça?

— Le marché va trop mal. Les cours des moulins sont pleines, fait qu'on fait des gros feux de joie.»

Ce que font ces deux femmes, chacune de son côté, se rejoint à un endroit très précis: elles abordent un angle mort dans le territoire, un silence dans le débat, une énigme sociale, et pour arriver à y comprendre quelque chose, elles choisissent de s'en approcher avec amour. Par amour. Et au bout des *gates* et des kilomètres, au beau milieu du paysage cadencé, quelque chose de noué, de douloureux, de jamais dit, devant cet amour qui lui arrive de nulle part, quelque chose de bloqué s'ouvre, comme pour la première fois.

Et la lumière, fille de l'amour et de l'électricité, s'y engouffre enfin.

ENTREVIEW

Le polar de mœurs selon Anna Raymonde Gazaille

Rencontre avec une auteure passée de la gestion de la culture à l'autopsie de la barbarie

MICHEL BÉLAIR

Pour la majorité des lecteurs, Leméac n'est pas un éditeur de polar. Mais il faut bien avouer que la publication de *Traces* d'Anna Raymonde Gazaille, en 2013, puis de son deuxième ouvrage, *Déni* en 2014, semble avoir changé la donne.

La très haute qualité littéraire de ces deux livres explique facilement le choix de l'équipe éditoriale de la maison: l'écriture d'Anna Raymonde Gazaille est d'une efficacité rare. Précise, ciselée avec élégance, sans artifice. Au Québec, seuls quelques auteurs de polars peuvent prétendre à une telle hauteur stylistique.

Au moment de publier la troisième enquête de l'inspecteur Paul Morel de l'escouade des crimes majeurs du SPVM, sous le titre *Jours de haine*, Anna Raymonde Gazaille a bien voulu nous parler de sa grande passion: l'écriture.

«J'ai toujours eu la passion de l'écriture», raconte celle qui dirigea tout autant le Conseil québécois du théâtre (CQT) que Montréal Danse pendant



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Anna Raymonde Gazaille tient à incarner une parole féministe dans ses écrits, ce qui fut plus difficile à faire pour *Jours de haine*.

de nombreuses années. «Finalement, j'ai toujours écrit; cela vient peut-être du fait que je suis à demi Irlandaise et que mon grand-père était un conteur. Les mythes celtiques, les atmosphères de rêves, je baigne dans tout cela

depuis l'enfance...»

Tout commence vraiment lorsqu'elle largue les amarres et s'inscrit à la London Film School dans les années 80. «C'est là-bas que j'ai découvert mon envie de raconter des histoires, et surtout d'écrire des scénarios. Sauf que, à mon retour au Québec, il n'y avait pas beaucoup d'ouvertures de ce côté... C'est à cette époque que j'ai rédigé un premier mémoire pour le CQT puis que, avec le temps, je me suis intégrée à l'organisme. Mais tout au long de mon passage là, comme à Montréal Danse, j'ai toujours écrit des histoires. À côté...»

Après deux décennies de gestion culturelle, elle abandonne tout pour se consacrer à un projet d'écriture plus solide que les autres et qui deviendra le manuscrit de *Traces*. «C'était devenu important pour moi de plonger dans l'imaginaire, de me lancer hors de cadres précis et de me laisser aller», explique-t-elle. Elle enverra le texte terminé à quelques éditeurs, dont Leméac... qui lui répond de façon positive quelques semaines plus tard. La publication du livre a alors la force d'une révélation.

Traces n'a rien des mémoires officiels, des rapports et des demandes de subventions auxquelles Anna Raymonde Gazaille a consacré de longues années. C'est une œuvre forte, «inspirée peut-être par les plus baroques des délires de Benoit Bouhillette

(La trace de l'escargot) ou encore par certains tableaux de Francis Bacon», comme nous l'écrivions à l'époque.

Inspirée par la réalité

«J'ai décidé d'écrire du polar, reprend-elle, parce que c'est un genre généreux qui donne beaucoup de liberté à l'auteur. Mais je ne fais pas du polar-polar; plutôt du polar de mœurs. J'aime bien m'inspirer de la réalité qui nous entoure et tracer des tableaux de société à travers mes intrigues.»

Cela deviendra encore plus évident avec *Déni*, son deuxième livre, qui s'inspire des débats et des tiraillements causés par le fameux concept des «accommodements raisonnables». Situé dans le quartier multiethnique de Parc-Extension avec des ramifications jusqu'au Pakistan, le roman met en scène un crime dit «d'honneur».

«Je tiens à incarner une parole féministe, poursuit-elle. Dans ce roman, cela allait de soi, mais dans *Jours de haine*, qui entre en librairie ces jours-ci, ce fut plus difficile. En fait, c'est pour moi la plus complexe de mes trois histoires puisque j'ai voulu faire parler le coupable;

humaniser le tueur en en faisant un ex-sniper victime du stress post-traumatique. C'est un sujet que je trouve important. La guerre est omniprésente dans nos sociétés et les hommes qui en reviennent sont brisés.»

C'est peut-être d'ailleurs ce qui l'amènera à écrire un jour un thriller politique. «Je suis interpellée par le monde barbare dans lequel nous vivons. Et comme je veux aussi me prouver que je peux écrire autre chose, peut-être oublierai-je Paul Morel et son équipe pour parler d'un tout autre souffle et raconter, par exemple, la vie d'un commando en m'insérant dans une quelconque action de guérilla. Qui sait...»

Ce ne pourrait être qu'une excellente idée puisqu'Anna Raymonde Gazaille a déjà publié une remarquable nouvelle de ce type dans *Crime à la bibliothèque* chez Gruide en 2015. À suivre.

Collaborateur
Le Devoir

JOURS DE HAINE
Anna Raymonde Gazaille
Leméac
Montréal, 2017, 256 pages
En librairie le 5 avril

Dr Frédéric Saldmann

Séances de signature

9 avril
De 11h30 à 13h00

Votre santé sans risque

Vous êtes une force de la nature sans le savoir

PHOTO AUTEUR © PHILIPPE MATSAS / LEEMAGE

Amélie Nothomb

Séances de signature

7 avril
De 19h30 à 20h30

8 avril
De 13h00 à 14h00
De 18h00 à 19h00

9 avril
De 12h30 à 13h30

Riquet à la houppe

PHOTO AUTEUR © MARIANNE ROSENSTIEHL

Stand
86

Des rencontres remarquables
au Salon international du livre de Québec

Albin Michel

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

ENTREVUE

À l'origine d'un souffle

Dans *Une activité respectable*, Julia Kerninon raconte comment elle est devenue écrivaine

YANNICK MARCOUX

«**É**crire, c'est provoquer des émotions chez quelqu'un qu'on n'a jamais vu, et tous les coups sont permis.» Julia Kerninon raconte avec plaisir le chemin qu'elle a emprunté — les broussailles, mais aussi la jouissance — pour enfin naître, aux yeux des autres, écrivaine: «C'est peut-être futile de désirer que les gens nous voient comme on se voit soi-même, mais c'est quand même plus relaxant», dit-elle depuis son domicile parisien où *Le Devoir* l'a jointe il y a quelques jours au téléphone.



JULIEN ALCACER

Julia Kerninon

Après deux premiers romans remarquables, *Buvard* et *Le dernier amour d'Attila Kiss*, la jeune trentenaire signe un court récit dans lequel elle raconte, à la manière d'un mythe, la passion de sa mère pour les livres, la rencontre des poètes qui l'ont initiée à une vie parallèle et ses voyages dans l'écriture lors d'innombrables heures passées dans le lit ou collée au radiateur. «Partout où j'ai vécu, je me suis déplacée avec mes bagages de livres, c'est un continent mouvant dont je suis l'unique carte», dit-elle.

Une activité respectable sort comme un souffle haletant et posé en même temps, comme si ce qui nous était raconté était absolument urgent, mais qu'il était primordial de choisir les bons mots pour le faire. Julia Kerninon nous entraîne avec elle d'un lieu à un autre, bousculant la temporalité avec une précision et une délicatesse qui nous emportent.

Son récit est aussi le souvenir de toutes ces décisions absurdes en apparence qui la mènent irrémédiablement vers ce qu'elle désire le plus: devenir écrivaine. L'avenir — mais surtout, beaucoup de travail acharné — lui donnera raison. Après deux romans jeunesse publiés sous le pseudonyme Julia Kino, elle fait une entrée fracassante dans le milieu littéraire. Son œuvre, déjà plusieurs fois auréolée (prix François-Sagan, Chambéry et René-Fallet, notamment), lui permet aujourd'hui de faire ce qui lui semble avoir toujours fait: «Maintenant, mes livres, sur des étagères de librairies, paraissent logiques, évidents. On peut s'en servir pour justifier tous mes manquements, mais je me souviens du moment où mes failles n'avaient pas encore d'explication, où il était possible qu'elles n'en aient jamais. J'aurais pu rester pour toujours à la porte de ce qui est important.»

sent le plus, depuis toujours et tout le temps.» Avoir un doctorat est aussi une police d'assurance: «La thèse est comme une porte de sortie. Je trouve ça rassurant d'avoir le plus gros diplôme qui existait dans mon domaine.» Puis elle ajoute une question qui trahit une fierté légitime: «Mais pourquoi être prof si je n'en ai pas besoin pour manger?»

Buvard révèle en effet Julia Kerninon, et sa publication lui offre une confiance nouvelle: «Buvard m'a mise complètement droite dans mes bottes. Publier un roman m'a donné l'impression de ne plus être clandestine.» Reste que le projet d'une autofiction a fait renaitre certains doutes: «Parce que je suis orgueilleuse, j'avais peur que ce livre soit insupportable, que je prenne trop de place dedans.» Elle ne regrette pourtant rien de cette expérience, qu'elle se permet de réitérer et de laquelle elle a tiré plusieurs leçons: «Quand on fait un récit autobiographique, on parle de soi, mais aussi beaucoup des autres. D'ailleurs, la vie privée des autres nous intéresse toujours, parce qu'elle nous aide à articuler la nôtre.»

L'auteure, originaire de la ville de Nantes, assume d'ailleurs l'aspect voyeuriste de l'écriture: «On me reproche souvent de ne pas poser de questions, mais c'est parce que les questions que j'ai envie de poser, je ne peux pas, elles sont trop gênantes.» Alors elle se met en scène, à leur place, prenant plaisir à inventer les questions et leurs réponses. Elle se remémore d'ailleurs avec délice cet écrivain, à qui on avait demandé comment il s'y prenait pour écrire des livres pour enfants, ce à quoi il avait répondu, éberlué: «Mais j'ai moi-même été enfant.» Et s'il est heureux de penser que nous sommes enfants à jamais, il faut aussi se réjouir à l'idée que Julia Kerninon est désormais, pour toujours, écrivaine.

Collaborateur
Le Devoir

UNE ACTIVITÉ RESPECTABLE

★★★
Julia Kerninon
Éditions du Rouergue,
collection «La brune»
Arles, 2017, 64 pages



ILLUSTRATIONS LA PASTÈQUE

Planche tirée de *Ivanhoé Backus*

BANDE DESSINÉE

Une fable joliment avinée

Avec une plume sensible, Nicolas André parle de résistance et du respect des traditions

FABIEN DEGLISE

Le chanteur néerlandais et francophile Dick Annegarn l'a écrit un jour dans une de ses chansons: «Pas besoin de sous pour être bien, pas besoin de vin pour être sous.» À la lecture d'*Ivanhoé Backus* (La Pastèque), qui le cite dans ses premières pages, il pourrait désormais ajouter: «Pas besoin de réalisme pour être cohérent, pas besoin de repères pour s'y retrouver.»

Car c'est bel et bien ce qui se dégage de cette fable poétique placée dans une époque indéfinie sur fond de production de vin dans un pays où la tradition semble solidement ancrée. Les notes de ce récit sont vaporeuses autour d'un père et son fils, Gaspar Backus et Ivanhoé, tous deux ostracisés par leur communauté, et qui vont être confrontés à un destin improbable.

On résume: le temps est aux récoltes. Le p'tit gars, un peu trop plein de soupe, va rester coincé, au moment du grand nettoyage, à l'intérieur du tonneau familial devant servir à la production du cru annuel. Cet état d'incarcération, plutôt angoissant pour le père, va surtout devenir, une fois le choc encaissé, la source d'une étonnante alchimie et donner corps à une cuvée remarquable et remarquée. Après plusieurs «dodos passés dans le



Planche tirée de *Ivanhoé Backus*

raisin», *Ivanhoé Backus* sort finalement de son tonneau, mais sous la forme d'un apôtre qui va laisser le vin accompagner sa bonne parole.

Les couleurs sont vives, les perspectives et les proportions sont aléatoires, mais finissent par tenir solidement serrée la trame narrative de cette incur-

sion poétique qui passe par la production de vin, la transmission des savoirs ancestraux, pour mieux poser un regard délicatement subversif sur notre rapport au monde. Nicolas André, un gars de Reims, en France, passé par Bruxelles et qui publie ici son premier bouquin au Québec, y parle de solidarité, de résistance et de la suite des choses dans un monde qui, affligé par son culte pour l'instant et par ses court-termismes, finit par ne plus savoir où il va faute de ne pas avoir su conserver la conscience de là où il vient.

Le bédéiste a déjà creusé le sens de la vie et volé très haut en participant en 2014 à un livre jeunesse accordéon sur l'alpinisme et la spéléologie, *Beyond the Surface* (éditions Nobrow). Si des pastilles de goût avaient été inventées pour la bande dessinée, *Ivanhoé Backus* pourrait porter celle d'un cru ludique et philosophique à la fois ou encore lumineux et réflexif, mais tout ça, bien sûr, serait hautement loufoque, à l'image de l'histoire de vie et du destin que ces 116 pages racontent.

Le Devoir

IVANHOÉ BACKUS

★★★1/2
Nicolas André
La Pastèque
Montréal, 2017, 116 pages

En kiosque et en librairie le 30 mars

Économisez jusqu'à 35% du prix en kiosque
4 numéros par année

Abonnement en ligne
www.nuitblanche.com

Magazine papier + Web (inclus)

1 an (34 \$) 2 ans (56 \$) taxes incluses

Nom

Adresse

Code postal Tél.

Courriel

Chèque à l'ordre de *Nuit blanche* VISA MasterCard

N° de la carte

Expiration

Postez à *Nuit blanche*, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403
Québec (Québec) G1R 1R7 ou appelez au 418 692-1354

NUIT BLANCHE³⁵
N° 146 Printemps 2017 8,95\$
magazine littéraire

Maude Veilleux
Survivre au gouffre du monde

Normand de Bellefeuille
Vladimir Jankélévitch
Pierre Ouellet
Marc Prescott
Emmanuel Robin
Chloé Savoie-Bernard
Larry Tremblay

35 ANS

Trente-cinquième anniversaire
de *Nuit blanche*

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

REVUE QUÉBÉCOISE

100 ans
de reconquête

LOUIS CORNELLIER

L'Action nationale fête son centenaire cette année. C'est un événement. En janvier 1917, dans le premier numéro de la revue qui s'appelle alors *L'Action française*, l'économiste Edouard Montpetit plaide pour une « conquête économique » dont il fait une condition de notre avenir national. Le ton est donné pour les cent années suivantes.

« Le projet de *L'Action française* est d'abord celui d'une reconquête de soi », explique le sociologue Robert Laplante, directeur de la revue depuis 1999, dans le numéro anniversaire de janvier-février 2017. Depuis l'échec de la rébellion de 1837, les Canadiens français ont été malmenés. On leur a imposé un Acte d'union visant à les dissoudre dans la nationalité anglaise. Riel a été pendu et le français a été interdit d'enseignement dans plusieurs provinces.

Le pacte de 1867 leur a redonné un certain contrôle sur le territoire québécois, mais ils continuent de vivre, dans le Canada, comme une frange assiégée. *L'Action française*, continue Laplante, veut renverser cette « représentation minoritaire » et « aider la nation à se saisir comme totalité ». Cent ans plus tard, cette mission se poursuit, car elle reste inachevée et nécessaire.

Dirigée, au fil des ans, par certains des intellectuels phares du Québec, la revue, longtemps autonomiste, choisit l'option indépendantiste dans les années 1970.

Cette ligne directrice n'exclut pas, dans ses pages, la critique, parfois virulente, du Parti québécois, souvent tancé pour sa mollesse nationale, et les passes d'armes entre les conservateurs et les progressistes. Dans les années 1960, François-Albert Angers, directeur de la revue, s'oppose notamment au rapport Parent et à l'étatisation d'Hydro-Québec.

La leçon de l'histoire

Ce numéro anniversaire adopte une perspective historique. L'histoire, d'ailleurs, comme le rappellent ici Mathieu Bock-Côté et Félix Bouvier, a toujours été au cœur de *L'Action nationale*. Dans un hommage vigoureux et senti à Lionel Groulx, ce « grand classique » de notre littérature, écrit-il, Bock-Côté précise que, pour le chanoine, « l'histoire est le savoir national par excellence ». Ce numéro respecte cette logique en présentant, grâce à 17 collaborateurs, l'histoire de l'évolution idéologique de *L'Action nationale* sur une foule de thèmes : éducation, économie, immigration, nationalisme, langue française et quelques autres, en oubliant toutefois la littérature.

Cette histoire, pour l'essentiel, se résume assez facilement : depuis la Confédération de 1867, dont c'est le 150^e anniversaire cette année, les nationalistes québécois ont multiplié les propositions d'accordements visant à permettre au Québec de trouver une place satisfaisante dans le Canada, mais ce fut sans résultat, d'où le choix ultime de l'indépendantisme.

Pendant ses cinquante premières années d'existence, note Denis Monière, les penseurs de *L'Action nationale* veulent croire à la Confédération, au pacte des deux peuples fondateurs et à la possibilité pour le Québec de trouver, dans le Canada, l'espace de liberté dont il a besoin pour se développer dans la fidélité à sa culture et à sa langue.

Le refus du Canada anglais de saisir cette main tendue forcera les autonomistes québécois conséquents à devenir indépendantistes. « Toute l'histoire du Québec n'est qu'un étapisme vers plus d'autonomie, que nous appelons aujourd'hui souveraineté ou indépendance », écrira François-Albert Angers, en 1979, pour expliquer sa conversion indépendantiste.

Il arrive cependant à l'histoire de régresser. Depuis l'échec référendaire de 1995, l'élan autonomiste semble en proie à l'indifférence, comme si la défaite pouvait être un refuge satisfaisant. *L'Action nationale*, elle, et c'est sa noblesse, ne désarme pas. « C'est une faute morale, écrit Robert Laplante, que de consentir à vivre en dessous de son potentiel et dans l'évitement de sa responsabilité. L'honneur et la dignité ont des exigences. Nous refusons par avance ce que le Canada veut faire de nous. Il nous est intolérable de vivre en nous laissant déporter à la périphérie de nous-mêmes. » Si cette revue n'existait pas depuis cent ans, il faudrait l'inventer.

L'ACTION NATIONALE, 1917-2017

★★★

1/2

Vol 107, no 1-2

Montréal, 2017, 232 pages



OZAN KOSE AGENCE FRANCE-PRESSE

Morceaux de courage d'une femme qui ose prendre la parole au sein d'une société étouffante en pleine vague de repli sur soi, les phrases d'Asli Erdogan résonnent de questions.

CHRONIQUES TURQUES

L'exil intérieur d'Asli Erdogan

La journaliste et militante se révèle par ses textes qui pourraient l'envoyer en prison à perpétuité

CHRISTIAN DESMEULES

Arrêtée et incarcérée en août dernier en Turquie dans la foulée des rafles qui ont suivi la tentative de coup d'Etat raté, Asli Erdogan a été libérée provisoirement le 29 décembre, après avoir été détenue durant 136 jours à la prison pour femmes de Barkiköy.

On accuse toujours l'écrivaine, journaliste et militante turque des droits de l'homme de « propagande en faveur d'une organisation terroriste », d'« appartenance à une organisation terroriste » et d'« incitation au désordre ». Ne manquerait plus qu'une accusation d'insulte au président pour compléter un tableau déjà chargé.

Le silence même n'est plus à toi rassemble une trentaine de chroniques, publiées pour la plupart dans le journal pro-kurde *Ozgür Gundem*, fermé depuis par les forces de l'ordre. Ce sont certains de ces textes qui ont valu à l'auteure ses ennuis avec les autorités.

Ses chroniques impressionnistes, souvent écrites la nuit à Istanbul dans un silence brisé par le cri des mouettes et un cœur qui bat trop vite, sont hantées par la mémoire du coup d'Etat de 1980, par celle du journaliste et écrivain Hrant Dink, assassiné il y a dix ans, par des morts inconnus ou par un amant disparu sans laisser de traces.

Elles nous offrent des morceaux de vie, des instantanés, la commémoration de massacres impossibles à oublier, un écho amer de la violence faite aux femmes et aux minorités au sein de la société turque. Des larmes, de la colère, beaucoup d'indignation.

On comprend assez vite qu'Asli Erdogan puisse déranger, elle qui n'hésite pas à forcer les tabous qui pétrifient ce « pays gelé », qu'il s'agisse du génocide arménien, de la question kurde, de racisme ordinaire ou de féminisme.

Les journalistes pris comme cibles

Née en 1967, physicienne de formation, elle a travaillé au Centre européen de recherches nucléaires de Genève avant de vivre quelques années à Rio de Janeiro, au Brésil. Elle est l'auteure de quatre romans traduits en français et parus chez Actes Sud (dont *Le bâtiment de pierre*).

Toujours en attente de procès, comme des milliers d'autres de ses concitoyens, ayant l'intention de quitter le territoire turc, l'écrivaine risque toujours la prison à perpétuité.

Mais contrairement à beaucoup d'autres, qui croupissent encore dans les prisons turques sans jamais avoir été condamnés, Asli Erdogan a peut-être la « chance » d'être traduite et publiée à l'étranger. Car en date du 1^{er} mars 2017, selon des données recueillies par le Stockholm Center for Freedom (SCF), 200 journalistes étaient incarcérés en Turquie, un record mondial assez peu reluisant.

« La forme de tyrannie la plus antique, la plus tenace, la plus profonde et sournoise est liée à celle que les hommes exercent sur les femmes »

Extrait de *Le silence même n'est plus à toi*

SOCIOLOGIE

Changer la mondialisation, une ville à la fois

MICHEL LAPIERRE

En 2015, dans sa leçon inaugurale au Collège de France, le spécialiste de l'histoire urbaine Patrick Boucheron ébranle le milieu intellectuel en insistant sur la nécessité « de faire droit aux futurs non advenus, à leurs potentialités inabouties ». Dans *A nous la ville!*, le Québécois Jonathan Durand Folco se réfère à lui et montre que les villes, « berceaux de la civilisation », pourraient, en reprenant leur pouvoir usurpé par l'État-nation, révolutionner le XXI^e siècle.

Jonathan Durand Folco, qui enseigne à l'École d'innovation sociale de l'Université Saint-Paul d'Ottawa, estime que les progressistes doivent compter sur l'accélération historique de l'urbanisation et de la métropolisation pour changer le monde. Il rappelle qu'au Québec, pas moins de quatre millions de personnes peuplent la grande région de Montréal. Selon lui, devant l'impuissance de l'État-nation à s'imposer pour humaniser la mondialisation, les villes auront à jouer ce rôle en se repolitisant à la lumière de leur passé.

L'idée de corriger la mondialisation néolibérale par l'apport de villes orientées vers le progrès écologique et social suscite l'intérêt. Mieux que le vaste État-nation, alourdi par une bureaucratie qui l'éloigne des problèmes immédiats, une communauté plus circonscrite par la géographie, et donc plus en mesure de profiter de la diversité citoyenne, ne pourra-t-elle pas rayonner dans la société planétaire?

L'essayiste fait de cette séduisante hypothèse une conviction contagieuse en se montrant fidèle aux penseurs de l'écologie libérale, l'Américain Murray Bookchin (1921-2006) et le Français André Gorz (1923-2007). L'inspirent l'antique cité athénienne, les communes médiévales, en particulier les villes italiennes du XII^e au XIV^e siècle qu'a redécouvertes Boucheron, la Commune de Paris (1871) et le Front d'action politique (FRAP), parti municipal progressiste du Montréal de 1970.

Du dernier exemple, cette fois si montréalais, Durand Folco promet une réactualisation en tenant compte des changements survenus depuis plus de quatre décennies au Québec et ailleurs dans le monde. À la fin de son livre, il fait sien le manifeste du Réseau d'action municipale, mouvement politique fondé l'an dernier à Montréal et rompu au municipalisme qui, présent aussi bien à Barcelone qu'à Madrid depuis 2015, conçoit la ville comme « un lieu privilégié » pour expérimenter la « démocratie participative ».

On regrette toutefois que tant d'intelligence, que tant d'espoir ne poussent pas Durand Folco à se référer à Jane Jacobs (1916-2006), philosophe nord-américaine de l'urbanisme qui, dans *The Question of Separatism* (1980), montre que, comme Toronto est devenue la métropole du Canada, la seule logique socio-économique commande pour le rayonnement de Montréal l'accession du Québec à l'indépendance. Cela se ferait moins par la volonté d'une nation que par la vitalité d'une ville.

Collaborateur
Le DevoirCollaborateur
Le Devoir

À NOUS LA VILLE!
TRAITÉ DE MUNICIPALISME
★★★
Jonathan Durand Folco
Écosociété
Montréal, 2017, 200 pages

Y'A DE QUOI LIRE!

Les livres québécois, j'en lis, j'en débats.

LA REMISE DU PRIX aura lieu le vendredi 7 avril 2017 // 13 h

Scène des Rendez-vous littéraires
Salon international du livre de Québec, Centre des congrès

FINALISTES ÉDITION 2017

Fanny Britt
Les maisons / Le cheval d'août

Christian Guay-Poliquin
Le poids de la neige / La Peuplade

Serge Lamothe
Mektoub / Alto

Chloé Savoie-Bernard
Des femmes savantes / Triptyque

David Turgeon
Le continent de plastique / Le Quartanier

PRIX littéraire des COLLÉGIENS

prixlitterairedescollégiens.ca

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC



BERTRAND LANGLOIS AGENCE FRANCE-PRESSE

L'intellectuel algérien sait que chaque mot a « deux visages, trois sens, quatre synonymes et cinq boules de fer au pied ».

La cohérence intellectuelle de Kamel Daoud contre l'instabilité du présent

Le journaliste et écrivain algérien éclaire une époque malade d'elle-même en une centaine de chroniques publiées entre 2010 et 2016

FABIEN DEGLISE

La liberté de pensée mène aussi à ça : à la mi-mars, une conférence du journaliste et écrivain algérien Kamel Daoud, auteur de *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud), Prix Goncourt du premier roman en 2015, a été interdite par les autorités locales de Bouzeguène, près de Tizi Ouzou, en Algérie, parce qu'elle n'avait pas été inscrite dans « le circuit officiel ». Il devait prendre part à un café littéraire organisé par une poignée de gens lettrés du coin.

Censuré! Bien sûr, le célèbre chroniqueur du *Quotidien d'Oran* qui, chaque jour pendant 19 ans, a apporté de la lumière sur un pays sinistré par la corruption et par les radicalismes et commenté la marche du monde avec une plume à la densité rare et exemplaire l'a été, mais pas pour le non-respect d'un cadre de diffusion des idées, balisé par le régime autocratique d'Abdelaziz Bouteflika dont la vie de président dure depuis près de 18 ans.

C'est plutôt l'acuité de son regard posé sur une époque malade d'elle-même, en Algérie, comme ailleurs dans le monde, qui depuis des années trouble son existence. Un regard qui se dévoile dans la fulgurance d'une centaine de fragments rassemblés en un recueil de chroniques choisies par ses soins et qu'il a publié entre 2010 et 2016 dans ce quotidien fondé en 1994 dans une Algérie en pleine guerre civile.

Mes indépendances (Actes Sud) — c'est son titre — est présenté comme une révérence tirée au journalisme par « ce diagnosticien du présent » de 46 ans, pour reprendre la formule mise au monde par le philosophe français Mi-

chel Foucault. C'est pas nous, c'est le chroniqueur Sid Ahmed Semiane qui rapproche les deux hommes dans la préface du livre. L'assemblage est surtout une profonde nécessité dans l'instabilité d'un présent où les « fascismes [...] arrivent au pouvoir par... la démocratie » et où le populisme est devenu « la première maladie contagieuse du modèle démocratique », a-t-il écrit en janvier 2016 avec une certaine clairvoyance dans le titre de sa chronique: « La solution par les clowns ».

« Le consensus par le clown: métaphore à déplier pour comprendre. Car c'est un spectacle fascinant de voir que ce qui menace les démocraties du Nord, modèles du genre, n'est pas seulement l'élection d'un fascisme, mais surtout un affaïssement par les spectacles et les shows. Épuisées par le manque de solution, travaillées par les peurs, ramollies peut-être par le confort et les télécommandes, les grandes démocraties s'offrent depuis peu des clowns somptueux, expression d'une fatigue du modèle et d'une rupture de confiance. »

Un mot, cinq boules de fer au pied

L'intellectuel algérien, sous le coup d'une fatwa lancée par des salafistes algériens pour trahison envers l'islam, sait que chaque mot a « deux visages, trois sens, quatre synonymes et cinq boules de fer au pied », pour reprendre la mise en garde contenue dans le « manuel du décolonisé », qu'il cite en 2014 dans une chronique relatant son passage dans une émission française où il est allé parler de Camus.

Et c'est sans doute cette appréhension du verbe qui lui permet d'atteindre avec force le cœur du réel autant quand il témoigne de la dé-

liquescence des anciens colonisateurs que lorsqu'il autopsie les champs de force contradictoires émanant de la planète d'Allah et induisant l'immobilisme par la crainte et l'angoisse dans son pays et ailleurs dans le monde.

« L'islamisme est une maladie de l'islam. Comme l'intégrisme est une maladie de la vérité et la vérité une maladie de l'exactitude scientifique. C'est la seule explication possible de cet État de schizophrénie que vivent le pays et son peuple et son État devenu mystique avec l'âge de son président », écrit-il en 2010 au terme d'un ramadan marqué par une violence alimentée par « le sentiment de paranoïa », « la sous-scolarité du monde arabe et la remontée des archaïsmes au nom d'Allah » dans « des sociétés malades et talibanisées ».

En guise d'introduction, et en substance, Kamel Daoud avoue avoir porté chaque jour la plume dans les incohérences du présent avec l'urgence et l'angoisse de celui qui voit poindre la médiocrité et avec la passion de celui qui craint l'insignifiance. Il dit écrire aussi pour se donner l'impression d'avoir un certain contrôle sur le monde, à moins que cela ne soit pour opposer le poids de ses idées à ce grand vide dans lequel ce monde menace parfois de sombrer.

Le Devoir

MES INDÉPENDANCES
CHRONIQUES 2010-2016

★★★★1/2

Kamel Daoud

Actes Sud

Arles, 2017, 480 pages

MICHEL TREMBLAY
MARIA CALLAS
JERRY LEWIS
JULIETTE GRECO

CHRONIQUES

CLAUDE GINGRAS
AUDITIONS

J'AI RENCONTRÉ LES PLUS
GRANDS

★★★★1/2

Claude Gingras

Éditions La Presse

Montréal, 2017, 222 pages

Entre Miles Davis et lui, c'est l'histoire récurrente d'une non-entrevue. Jacques Brel lui a dit ne pas être amusé par le fait qu'Yves Montand chantait ses chansons, Arthur Rubinstein lui a confié ne jamais travailler le piano et Aznavour lui a parlé de l'intimité qui peut s'installer dans une grande salle de 3000 places pleine, plus que dans une petite salle à moitié vide. En 60 ans de carrière au quotidien *La Presse*, le chroniqueur culturel Claude Gingras en a croisé, des vedettes: des blasées, des authentiques, des simples, des étoiles montantes et d'autres pas encore formées, comme Nana Mouskouri, dont il fait la connaissance en 1965 alors qu'elle n'est pas encore connue. Et c'est ce passé composé de très grands qu'il relate, avec une plume efficace, dans *Auditions*, assemblage de souvenirs et d'anecdotes sur ses rencontres avec une colonie artistique à la diversité étourdissante et au caractère suranné parfois amusant. La galerie de portraits réunit Tino Rossi, Marcel Marceau, Jerry Lewis pas très loin de Kent Nagano, Michel Tremblay et Gilles Vigneault. Hommage? Testament journalistique? Exercice de mémoire? Le bouquin est tout ça à la fois, et son intérêt se trouve dans celui plutôt variable que l'on peut encore porter à plusieurs composantes de son étonnante brochette d'invités.

Fabien Deglise



BIOGRAPHIE
ILLUSTRÉE

DUCHAMP MARCEL,
QUINCAILLERIE

★★★★

Benoît Preteseille

Atrabile

Genève, 2017, 144 pages

Il faut oser regarder plus loin qu'un urinoir en porcelaine renversé, intitulé *Fontaine*, pour cerner le peintre et plasticien Marcel Duchamp, incarnation du *ready-made* en art visuel. La controverse induite par cette œuvre apparue en 1917 a fini par faire de l'ombre au reste. Duchamp, c'est pourtant bien plus qu'un geste artistique plutôt pissant, tend à démontrer Benoît Preteseille dans cette biographie illustrée qui suit le génial trublion sur la route du mystère qu'il a construit au fil de sa vie. Par-dessus? Fumiste? Insaisissable? Duchamp a surtout été, révèle ce récit dense et incroyablement bien documenté, un homme libre pour qui la recherche de nouvelles voies pour sortir des cadres reste fondamentale pour combattre la médiocrité et éviter les régressions. Effrayé par l'esprit de sérieux, critique de ces artistes professionnels que le succès pourrit et de ces dogmes que l'on essaye de faire passer pour de l'avant-garde, il a été condamné à vivre bien seul. Cet état d'esprit est magnifiquement rendu dans un ensemble de compositions graphiques remarquables plaçant le personnage dans la solitude de sa création. Avec au final un paradoxe très contemporain qui donne à la chose un caractère étrangement inspirant.

Fabien Deglise



LA BANQUE DE LIVRES D'HISTOIRE

UNE RESSOURCE DE CHOIX POUR FAIRE
REVIVRE LES PLUS GRANDS MOMENTS DE
L'HISTOIRE QUÉBÉCOISE ET CANADIENNE
AUX JEUNES ET AUX ADOLESCENTS.



- Choix parmi des centaines de livres
- Ressources par sujet ou époque de l'histoire canadienne pour les enseignants et les étudiants
- Liens pluridisciplinaires avec la géographie, les lettres, les arts, les sciences...

Visitez notre site Web pour faire votre sélection :
banquedelivres.bookcentre.ca



Le Centre du
livre jeunesse
canadien



communication-jeunesse.qc.ca

Canada



Prix littéraire Bibliothèque
de Québec et Salon international
du livre de Québec 2017

MARTIN FOURNIER

LES AVENTURES DE RADISSON

3 • L'année des surhommes



SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC